



HAL
open science

L'activité de définition dans l'interaction : objets, ressources, formats

Véronique Traverso, Luca Greco

► To cite this version:

Véronique Traverso, Luca Greco. L'activité de définition dans l'interaction : objets, ressources, formats. Langages, 2016, Définir les mots dans l'interaction. hal-02956496

HAL Id: hal-02956496

<https://hal.science/hal-02956496v1>

Submitted on 2 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Véronique Traverso

Université Lyon 2 & Laboratoire ICAR (CNRS UMR 5191)

Luca Greco

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 & CLESTHIA (EA 7345)

L'activité de définition dans l'interaction : objets, ressources, formats

La définition est une activité ordinaire, effectuée en cas de besoin dans toutes sortes de rencontres sociales, une réunion de travail, une conversation entre amis, une interaction en milieu institutionnel, voire une visite guidée, un débat à la télévision... Bien sûr, il n'est pas certain qu'aux yeux des lexicographes ou même des sémanticiens, l'activité à laquelle nous nous intéresserons ici relèverait à proprement parler de la définition dans son sens classique (Bierwisch & Kiefer 1970, Chaurand & Mazière 1990). L'activité de locuteurs en train de définir des mots ou des notions au cours d'une interaction est en effet bien différente de celle de lexicographes au travail, notamment parce que leur situation, le cadre participatif dans lequel leur activité prend place, les contraintes qu'ils intègrent ainsi que l'issue attendue de leur interaction, sont sans commune mesure. Voici à titre d'illustration un extrait d'une réunion de la Commission Spécialisée de Terminologie et de Néologie dans le domaine des Sciences et Techniques Spatiales (STS). Les membres de la commission plénière sont en train de discuter les propositions de correction des définitions qui ont été proposées par les sous-commissions. Le terme en train d'être défini est « moteur de croisière » et l'extrait prend place après 19 minutes de discussion :

Extrait 1. Commission plénière Spécialisée de Terminologie et de Néologie (STS) ¹

1 Pdt [...] si on dit propulseur/ virgule à usage
2 intermittent:\ (0.5) destiné/ à faire varier la vitesse
3 d'un véhicule spatial conformément aux exigences d'une
4 phase intermédiaire de la mission:/ (0.4) postérieure à
5 la pha[se de] lanc`ment/ (0.3) [et le reste ça peut être]&
6 P1 [oui]
7 P2 [et si on met]
8 Pdt &des tas d` choses euh:::::
9 P2 monsieur:: monsieur l` président et si on mettait à
10 RECTifier\
11 (1.4)
12 P2 pa`ce qu'i s'agit quand même de réagir à (0.5) des
13 perturbations\ soit un freinage soit des perturbations
14 (0.5) c'est pas ce n'est pas une propulsion initiale
15 [...]ça n'est pas le (0.5) le freinage pour pouvoir se
16 poser sur la lu:ne/ ou sur mars/ ou:: [xxx]
17 Pdt [vous] préférez
18 rectifier plutôt qu` faire varier/
19 (0.8; murmures)
20 P2 rectifier ça donne quand même l'impression
21 P2 d` correction par rapport à des perturbations\ et
22 pas par ra-
23 ((Pdt se met à écrire, et P2 s'interrompt))
24 (2.9; tous écrivent)
25 Pdt oKAY/ (0.4) on met rectifier (0.6) vendu
26 (0.5)
27 P3 oui\ la la fin d` la définition me semble tout
28 d` même un peu redondante
29 P4 oui [c'est vrai]
30 P3 [postérieur] au lanc`ment (.) final`ment:\
31 il me semble que c'est assez [...]
32 P4 [ouais]
33 P3 [ouais]
34 Pdt alors on supprime postérieur ((se met à écrire))
35 X oui
36 P2 on maintient intermittent et on supprime [postérieur
37 P3 [oui là on
38 a une définition x impeccable]
39 Pdt bon\ alors\ propulseur à usage intermittent:\ (0.4)
40 destiné/ à faire varier la vitesse d'un véhicule
41 spatial/ conformément aux exigences/ d'une phase
42 intermédiaire de la mission\
43 (0.9)
44 Pdt bon\ [...] okay\ (.) BIEN:/ (.) alors on passe à
45 moteur vernier

Sans même entrer dans l'analyse, quelques observations générales permettent de souligner les traits qui différencient le plus nettement l'activité observable ici de celles que l'on verra à l'œuvre dans les extraits suivants : le caractère programmé de l'activité (les membres de la commission travaillent par ordre alphabétique) ; le caractère hiérarchique du travail, avec un président (Pdt), des commissions plénières et des sous-commissions ; la temporalité particulière de l'activité (plus de vingt minutes sont consacrées à la correction de la définition de « moteur de croisière », qui s'ajoutent aux phases de travail antérieures sur ce même terme) ; le caractère précis de la définition recherchée, qui vise la saturation

1. Pdt est le président de la commission, les autres participants sont désignés par P suivi d'un numéro lié à l'ordre de leur prise de parole.

des traits (exhaustivité) en évitant la redondance ; et la dimension extrêmement progressive de l'ajout ou du retrait de mots apportant des précisions, ainsi que les justifications de chacune de ces modifications. Comme on le voit aussi dans l'extrait, c'est au fond le résultat, *i.e.* la définition qui apparaîtra (au journal officiel dans le cas de la commission spécialisée de terminologie et de néologie) qui importe ². Cela se manifeste, d'une part, par le fait que chaque modification est méticuleusement notée (par chacun des membres sur ses documents) et surtout par la reprise régulière par le président de la lecture de l'état actuel de la définition et, d'autre part, par la disparition dans cette définition finale de toutes les marques énonciatives et de subjectivité (*vous préférez, si on mettait, me semble redondante, je préférerais*, etc.). La définition du lexicographe existe en effet essentiellement par ce que l'on peut lire une fois qu'elle est publiée, *i.e.* dans son résultat, et non à travers le processus à travers lequel elle est élaborée.

Il en va bien différemment de la définition en interaction pour laquelle il n'y a guère de sens à séparer son résultat de l'activité de définir elle-même, telle qu'elle s'élabore progressivement et collectivement dans une situation donnée.

1. DÉFINITION DANS L'INTERACTION : DÉFINITION NATURELLE ?

L'activité que l'on se propose d'examiner s'apparente à ce que R. Martin a désigné comme « définition naturelle » (par opposition à la « définition conventionnelle » ³), dont il distingue deux formes :

– la définition d'« objets naturels » (1990 : 86), qu'il commente ainsi :

À l'encontre de la définition conventionnelle, la définition naturelle vise à saisir le contenu naturel des mots, c'est-à-dire le contenu plus ou moins vague que spontanément – et souvent inconsciemment – les locuteurs y associent. La définition naturelle est ainsi plus ou moins juste. Son contenu évolue avec celui des objets qu'elle entend cerner. Elle est descriptive et non pas stipulatoire. (Martin, 1990 : 87)

– et cette même définition des objets naturels lorsqu'elle est formulée par les locuteurs eux-mêmes, et non par le technicien qu'est le lexicographe (*op. cit.* : 88) ; cette forme est présentée comme relevant de l'activité « épilinguistique » et commentée de la manière suivante :

[...] elle consiste ordinairement à spécifier, par-delà le sens propre, l'interprétation qu'il convient de donner de ce qui est dit (« je veux dire que... ») ou encore à lever une ambiguïté qui a pu naître (un mot polysémique est à prendre dans tel sens et non dans tel autre). Parfois cependant, c'est le contenu même des vocables qui est

2. La définition qui sera finalement publiée est la suivante : « Propulseur destiné à adapter la vitesse d'un véhicule spatial aux exigences d'une phase intermédiaire de la mission » (*Journal officiel*, 07-10-2012).

3. Voir une discussion approfondie de ces notions dans Sambre (2005 : 106 *sqq.*). Sur la définition naturelle, voir aussi Martin (1990), Riegel (1987, 1990), Cheminée (2005), Pêcheux (2010, qui parle de *définition spontanée*), ainsi que De Stefani & Sambre (2016, ce volume) sur des approches antérieures de la définition comme *pratique*.

précisé. [...] Esquisses définitoires, ou plutôt jugement sur l'adéquation des mots dans la situation où l'on est : de telles pratiques invitent à solliciter plus avant la capacité du locuteur à expliciter les contenus que spontanément il assigne aux mots. L'activité ainsi déclenchée est « naturelle » en ce sens qu'elle est le fait des usagers eux-mêmes. (Martin, 1990 : 87)

Les deux définitions méritent quelques commentaires. Gardons avant toute chose à l'esprit qu'elles se situent dans la perspective de dire ce qu'est la définition naturelle par rapport à la définition du lexicographe. Néanmoins, on peut souligner que, dans la première citation, la définition naturelle est présentée avant tout par son côté approximatif (« plus ou moins vague », donc vague ; « plus ou moins juste » *i.e.* pas tout à fait juste, donc plutôt fausse). Ce point peut sans doute s'entendre par contraste avec la définition du lexicographe qui, elle, se doit d'être précise et juste. La définition naturelle est aussi décrite comme faisant apparaître le contenu que les locuteurs associent aux mots « de façon inconsciente ». Il est plus difficile de comprendre le caractère « inconscient » attribué à cette entreprise, en particulier si l'on imagine, comme on le fait dans les perspectives adoptées dans les contributions de ce numéro, que cette activité est mise en œuvre à un certain moment d'une interaction entre des participants qui devront parvenir, sinon à un accord, en tout cas à une forme d'intercompréhension.

La deuxième citation, celle concernant le sens restreint, présente comme la pratique la plus courante de définition naturelle celle des différentes formes de commentaires métadiscursifs, auto-reformulations (*je veux dire que...*). La définition naturelle proprement dite, concernant le « contenu des vocables », est présentée comme plus rare. Là encore, on remarque les « esquisses définitoires », ou jugements sur l'adéquation des mots, renvoyant cette activité à une dimension plus approximative et subjective.

C'est tout autrement que nous dirons les choses. Les pratiques de définition dans l'interaction ont un caractère de bricolage de ressources très variées et elles ont un caractère subjectif. Mais leurs caractéristiques essentielles, qui ne sont pas mentionnées dans les citations *supra*, sont liées à l'intersubjectivité et à l'intercompréhension. Dans la perspective que nous proposons, on dira que la définition naturelle est produite dans une situation donnée, à des fins qui peuvent être localement diverses et, pour faire écho à A. Rey, elle vise à expliciter le contenu assigné à un mot, non « pour le rendre clair ou plus clair, ou plus précis à l'utilisateur » (1985 : XXXIII), mais pour le rendre clair ou plus clair, ou plus précis – ou pour faire encore d'autres choses – pour *l'interlocuteur*⁴.

4. Nous renvoyons à la thèse de Sambre (2005), dans laquelle il passe en revue les conceptions de la définition en philosophie et en linguistique, puis discute de façon très détaillée la définition naturelle en tant que conceptualisation et en tant que discours.

2. TYPES DE DÉFINITION VS RESSOURCES DÉFINITOIRES

L'activité de définition naturelle, tout comme l'argumentation ordinaire, est un bricolage collaboratif, faisant feu de tout bois afin de *dire/monttrer/faire comprendre ce qu'est un certain élément (mot, notion, objet) sur lequel les participants se focalisent à un certain moment de leur interaction*. Toutes sortes de ressources sont mises en œuvre dans cette entreprise, certaines relevant de ce qui serait classiquement considéré comme apparenté à de la définition, d'autres non. Dans ce sens, l'activité définitoire en interaction relève de ce que l'on pourrait appeler une « sémantique ordinaire », par rapport à une « sémantique professionnelle »⁵ telle qu'elle est accomplie par les lexicographes, et une « sémantique en coulisse » en ce qu'elle révèle tout le travail de mise en forme et de construction d'une définition, auquel l'utilisateur n'a pas accès lorsqu'il se penche sur une définition de dictionnaire.

Du côté de la lexicographie, comme le souligne J. Pruvost (2005 : 11), les typologies inventorient une multiplicité presque pléthorique de types de définitions : définition logique, hiérarchisante distinguant entre le genre et l'espèce, entre le générique et le spécifique, etc., définition nominale – synonymique, antonymique, ou encore fondée sur les rattachements morphologiques ou notionnels, etc. En comparaison, la définition dans l'interaction relève des unes comme des autres⁶, exploite et mélange différentes formes, et se distingue donc par ce fait même le plus souvent d'une entreprise typologique⁷. Les locuteurs recourent en effet au cours de leur activité de définition à différents modes de conceptualisation ou de catégorisation : le prototype (p. ex. « le brie, ça c'est du fromage ! »), des formes d'analyse en traits sémantiques (p. ex. « être parent c'est s'occuper de ses enfants »), différents types de catégorisations et d'organisation des catégories (« deux mères, c'est une famille »).

S'ils établissent un lien entre un *definiendum* et un *definiens*, ce lien ne relie pas toujours un mot et un discours, mais souvent d'autres formes, dont C. Plantin (2016) dresse une très intéressante liste ouverte. Citons celles qui semblent les plus éloignées d'une définition classique, parmi les nombreuses formes qu'il inventorie :

- la « définition par ostension » qui consiste à définir un terme en montrant un exemplaire des êtres qu'il permet de désigner : « Tu veux savoir ce que c'est, un canard ? Eh bien, justement en voilà un ! » (*op. cit.* : 186). Cette forme ne correspond pas à une définition en tant que discours, puisqu'elle s'appuie directement sur la référence ;

5. Voir dans le même ordre d'idées le numéro de *Langages* sur les représentations métalinguistiques ordinaires (Beacco (éd.) 2004).

6. Même s'il n'est pas exclu dans les faits que les définitions de dictionnaire le fassent aussi.

7. Dans une approche différente, Sambre (2005) propose une axiomatique pour la définition naturelle.

- la « définition par exemplification » qui fonctionne en tant que telle, et non en complément d'autres définitions comme dans les dictionnaires, pour permettre de comprendre le sens par analogie ;
- la définition fonctionnelle ou instrumentale qui associe à un terme ses usages : « Donner du sens au mot boussole, c'est savoir à quoi ça sert » (*op. cit.* : 186).

Dans l'approche proposée ici, toutes ces formes et bien d'autres, relèvent de la définition dans l'interaction.

Du côté de la sémantique, une des conséquences de cet élargissement est de devoir intégrer dans l'activité définitoire ordinaire non seulement des pratiques non exclusivement linguistiques (des objets montrés par des gestes par exemple) et des réalisations multimodales dans lesquelles différentes ressources sémiotiques (gestes, regards, parole, intonation...) interviennent, mais aussi des discours qui concernent les mots tout autant que les choses, et dans lesquels les frontières entre perspective sémasiologique et onomasiologique, comme entre description ou approche analytique des référents sont floutées.

3. ABORDER L'ACTIVITÉ DE DÉFINIR DANS L'INTERACTION

Après avoir caractérisé l'extension de la notion de *définition* impliquée par l'étude des pratiques des locuteurs engagés dans des interactions sociales, examinons maintenant plus en détail les principales dimensions que revêt cette activité dans l'interaction. Elles peuvent se synthétiser en trois mots clés : temporalité/séquentialité, situation, co-construction (voir Traverso 2014, Mondada & Traverso 2016).

3.1. La définition en train de se faire : temporalité/séquentialité

L'activité définitoire dans l'interaction est une activité « temporalisée », pour laquelle on peut dégager un déroulement séquentiel, comportant un certain nombre d'étapes que les participants organisent au fil des échanges. Comme nous l'avons dit *supra*, c'est une des raisons pour lesquelles le « produit final » est indissociable de l'activité en train de se faire. Examinons un extrait d'interaction très simple qui nous permettra de faire un certain nombre d'observations sur la dimension temporelle/séquentielle de cette activité :

Extrait 2. Conversation familière. Navye⁸

1	Lin	celle que:: tu lui a filée là elle est marou[flée=
2	Ani	[non
3	Lin	elle est: (.) directe[ment sur une toile
4	Ani	[brute
5	Ani	elle est brute ouais
6	Lin	ouais hm hm
7	Yse	maroufler ça veut dire quoi
8	Ani	c'est euh: quand le papier/ est: collé sur une
9		toile/ (1.2) i s'intègre à la toile i d'vient dur (.)
10		et après on peut tendre sur l` chassiss
11	Yse	(°ah d'accord°)

C'est le mot « marouflée » employé par Lin à la ligne 1 qui est l'objet d'une définition à partir de la ligne 8, suite à la question de Yse à la ligne 7 (ouvrant une réparation⁹, voir *infra*). Sur le plan de la séquentialité, on observe donc que le mot est prononcé une première fois (l. 1) dans le cours d'une activité (la question sur la nature de la toile dont les deux interlocutrices parlent), puis repris un moment plus tard par un troisième participant (l. 7). Sur le plan sémantique, on peut observer qu'avant la question de Yse (l. 7), des éléments définitoires ont déjà été indirectement apportés dans l'échange entre Lin et Ani, comme expansions à la réponse négative apportée à la question de savoir si la toile dont elles parlent est ou non marouflée. La toile n'est pas marouflée, elle est « directement sur une toile » (Lin, l. 3), « elle est brute » (Ani, l. 4-5). On pourrait y voir des éléments de définition antonymique (un tableau marouflé s'oppose, en quelque sorte, à un tableau peint directement sur une toile puisqu'en effet le peintre a peint sur un papier collé sur une toile). Mais ces éléments ne sont pas pris en compte, ils ne sont pas pertinents pour le troisième participant, qui demande (l. 7) ce que veut dire « marouflée ». Signalons au passage le problème de transcription que pose l'orthographe de « marouflé/er » : opter pour *marouflée* marque la production de Yse comme une répétition de l'item produit par Lin (l. 1), alors que *maroufler* marque plus fortement l'extraction du mot de son contexte initial et, par conséquent, le changement d'activité.

La question de Yse ouvre une activité locale de définition du mot qui est explicite et se développe dans un échange question/réponse. Sans entrer dans les détails de l'analyse de la définition elle-même, et pour en rester à la question de la temporalité/séquentialité, on note que, lorsque la définition est terminée, Ani s'arrête et Yse produit un accusé de réception (l. 11), « °ah d'accord° », qui

8. Consultable dans la base CLAPI (<http://clapi.univ-lyon2.fr>). Les conventions de transcriptions sont les suivantes : le crochet '[' indique le chevauchement ; les deux points ':' indiquent un allongement ; le signe égal '=' indique un enchaînement immédiat entre deux tours de parole ; les '/' \ ' indiquent les intonations montantes et descendantes ; les petits cercles en exposant '°°' indiquent une voix basse ; (.) indique une micro pause ; les pauses sont chronométrées à partir de 0,2 seconde et indiquées entre parenthèses (0.2). Voir les conventions détaillées sur le site <http://clapi.univ-lyon2.fr> (conventions ICOR).

9. Il existe une littérature abondante sur la réparation, on se référera à l'article pionnier de Schegloff, Jefferson & Sacks (1977).

vient clore l'échange et marque également le caractère nouveau de l'information reçue (*change of state token*, Heritage 1984).

Quelle que soit sa forme, la définition dans l'interaction est ainsi un processus temporel qui a un début et une fin, laquelle correspond à un moment où les participants se mettent d'accord pour considérer que l'objet est (suffisamment) défini pour que l'activité de définir soit close et que celle qui a été suspendue reprenne ou qu'une autre se mette en route.

3.2. Une activité située

La deuxième caractéristique essentielle de la définition dans l'interaction est qu'elle est « située », c'est-à-dire qu'elle est produite dans une certaine interaction/situation, à une certaine occasion au sein de cette interaction, dans un certain emplacement séquentiel, dans des buts qui peuvent être assez divers, et bien différents de clarifier un sens ou la relation entre une chose et un/des mot(s). Autrement dit, la définition d'un même élément varie selon qu'elle est produite à tel moment, pour telle personne dans tel cadre participatif, pour la première fois ou pour la *i*ème fois, etc.¹⁰

Observons un autre exemple simple. Il s'agit d'une interaction dans une épicerie bio.

Extrait 3. Épicerie Bio2013 (transcription simplifiée)

```
1   Cli   vous avez pas du:: (0.2) du café de:: d'éthiopie/
2   Ven   si/ du moka/
3   Cli   je l` v- (0.3) ah non/ mais pas du pas du moka\
4         (0.6)
5   Ven   be[uh:: ]
6   Cli   [du ca]fé
7         (0.3)
8   Ven   oui// c'est du café/
9         (0.4)
10  Cli   le moka c'est pas du ca[fé/]
11  Ven   [si/] si// c'est du café/\
12        c'est: euh:: c'est du café\ moka\ d'éthio/pie\ le
13        moka c'est c'est typique d'éthiopie
14        (0.5)
15  Ven   c'est du café/ (0.5) type moka\
16        (1.4)
17  Cli   pa`ce que j` crois qu` c'est plus concentré/
18        non/ l` moka\
19  Ven   non/ non// c'est un: type de café/ comme y a du
20        café du [brési:l/ ] du café [de::
21  Cli   [ah:/ bon\] [ah ben alors j` veux
22        bien
```

Dans cet extrait, l'activité définitoire est occasionnée par la production à la ligne 2, par la vendeuse, du nom du produit qu'elle s'apprête à donner à la

10. On peut aussi supposer que la nature de l'objet à définir (une plante ou l'institution du mariage par exemple) et le degré d'expertise des locuteurs configurent (ou pas) les formats de définition choisis.

cliente : « du moka ». Par cet énoncé, la vendeuse répond en quelque sorte aux hésitations que la cliente a manifestées à la ligne 1 pour la nomination du produit qu'elle souhaite acheter (« du:: (0.2) du café de: d'éthiopie/ »). Avec son tour de parole, la vendeuse établit une équivalence entre « le café d'éthiopie » et le nom « moka ». La réponse de la cliente (l. 3) montre que, pour elle, cette équivalence ne fonctionne pas : elle ne veut pas du moka, elle veut du café (l. 6). C'est ce désaccord, basé sur des compréhensions différentes des mots « moka » et « café » par les deux participantes, qui provoque l'activité de définition du moka par la vendeuse, aux lignes 11-15, puis 19-20. Un des moteurs de la définition ici, même si ce n'est pas le seul (des considérations de rapports de place et d'expertise entrant probablement en jeu), est de se mettre d'accord sur le produit à acheter/vendre ¹¹.

On observe, comme précédemment, l'accord sur la définition qui a lieu ligne 21, qui conduit les participantes à reprendre leur activité transactionnelle.

La définition dans l'interaction peut donc constituer une activité en soi, qui peut occasionner une suspension plus ou moins longue du déroulement de l'activité qui était en cours jusque-là.

Elle fonctionne en même temps comme une action qui est effectuée à un moment donné dans un certain but qui peut être bien éloigné de clarifier ou faire comprendre. Elle permet d'accomplir des actions telles que prendre une position, construire des alliances, organiser un cadre participatif, afficher des accords ou des désaccords, mais aussi nouer un lien social ou encore (s')attribuer des identités. Elle présente ainsi une dimension irréductiblement performative, intersubjective, plus ou moins fortement argumentative, voire politique. De nombreux travaux en analyse de discours et en argumentation ont d'ailleurs depuis longtemps étudié ces dimensions à partir de différents débats (quelques exemples : Plantin (1990 : 225 *sqq.*) sur l'argumentation dans la définition à partir des exemples de « foetus/bébé », « démocratie », « prisonnier politique » ; Siblot (1993) sur « la casbah des textes français » ; Petiot & Reboul-Touré (2006) sur le *hijab*), comme récemment les débats sur « le mariage pour tous » où l'ouverture de l'institution du mariage aux couples de même sexe a, de fait, construit des clivages politiques autour de la plasticité sémantique et définitoire d'institutions sociales comme le mariage et la famille (Doury & Micheli 2016, Greco 2016 ; tous deux dans ce volume).

3.3. Une activité co-construite

La dernière caractéristique qu'il convient de mentionner tient à la co-construction de l'activité de définition dans l'interaction. La forme minimale que prend la co-construction, comme on l'a vu dans l'extrait 1 *supra*, est le simple accusé de réception, indiquant que l'interlocuteur a reçu et accepte la définition.

11. Voir dans le même contexte, Filliettaz (2003).

Observons un dernier extrait, dans lequel la co-construction est plus nette. Il s'agit d'une réunion de recherche, au cours de laquelle un désaccord émerge entre les participants sur le caractère plus ou moins formel de la réunion qu'ils sont en train d'avoir, désaccord qu'ils traitent très longuement et qui les conduit à en venir aux définitions de « formel » et « informel ». Dans l'extrait, Léa interroge les autres participants, auxquels elle s'oppose, sur leur définition de « formel » :

Extrait 4. REDCHE (simplifié)

1	Léa	pour vous formel ça veut dire qu'elle a été prévue
2		d'avance/
3	Elsa	oui:\ elle est elle est prévue [d'avance] et puis
4	Sara	[programmée:]
5	Elsa	c'est une euh: c'est une réunion// (.) qui [a:/
6	Sara	[y a des
7		personnes rati[fiées à cette réunion]
8	Elsa	[y a des personnes] [ratifiées à]
9	Max	[oui voilà]
10	Elsa	cette réunion:// [...] et d'autre part elle a une
11		finalité qui est annoncée\
12	Léa	((note)) °°personnes°° ((note)) °°ratifiées°°

Ici, la co-construction prend la forme d'une définition collaborative (à l'image des énoncés collaboratifs de Lerner 1996, 2004), les différents participants produisant des composantes successivement ajoutées à la définition. Les formes de contributions à cette construction collective sont diverses. En réponse à la question de Léa, lignes 1-2 (« formel ça veut dire qu'elle a été prévue d'avance »), Elsa prend la parole en premier en confirmant et répétant la définition de Léa, alors que Sara propose une reformulation (l. 4 « programmée »), qui s'insère dans le discours collectif comme une bribe. Elsa poursuit son tour de parole en s'appropriant à ajouter un trait supplémentaire (« et puis c'est une euh: c'est une réunion// (.) qui a:/ », l. 5), alors que Sara ajoute elle aussi un trait (« y a des personnes ratifiées à cette réunion », l. 6-7), trait qu'Elsa reprend à son compte (l. 8), puis, elle ajoute encore un autre élément (« et d'autre part elle a une finalité qui est annoncée », l. 10). On voit que ces différents éléments sont présentés comme participant du même discours (les coordonnants « et puis » l. 5, « et d'autre part », l. 10). On observe également que Max, qui ne propose pas à proprement parler de contribution « substantielle », s'affilie à la définition produite collaborativement par les participants qui tiennent la même position que lui, à travers l'énonciation de marqueurs (« oui voilà », l. 9). On voit pour finir que Léa, la destinataire, note la définition, ce qui est une forme (momentanée) de ratification.

4. DES FORMATS INTERACTIONNELS ET LA DÉFINITION

Le passage en revue des caractéristiques centrales de la définition dans l'interaction que nous venons de faire a aussi permis de montrer quelques-uns des

formats interactionnels que les participants mettent souvent en œuvre pour l'introduire ou la développer.

4.1. Réparation

La demande de définition explicite (« ça veut dire quoi X » par exemple) présente toujours plus ou moins des allures de réparation : le récepteur suspend la progressivité de l'interaction pour passer à une métacommunication, à propos d'un mot ainsi désigné comme un *trouble* (cf. Schegloff 2007). Sous cette forme, il s'agit d'une hétéro-réparation et la définition est hétéro-initiée. La définition auto-initiée se produit lorsqu'un locuteur introduit une définition dans son tour de parole, sans intervention de l'interlocuteur, suspendant là aussi momentanément l'activité en cours. Selon le modèle de la réparation, le *trouble source* devient le *definiendum* et la réparation proprement dite, le *definiens*. Ce modèle permet de problématiser plusieurs aspects du phénomène : la suspension du tour en cours, l'identification partagée du *trouble source* (*definiendum*), la reprise du fil du discours qui a été suspendu ¹².

Dans l'extrait qui suit, tiré d'un corpus audio d'appels au SAMU, nous allons nous pencher sur une interaction entre une permanencière, la personne qui reçoit et qui trie les appels au SAMU, et le médecin régulateur, celui qui intervient en cas de doutes de la part de la permanencière pour prendre une décision importante. Dans cet appel, la permanencière met l'appelant en attente pour discuter avec le médecin des symptômes qui lui ont été décrits.

Extrait 5. Samu (transcription simplifiée)

1	MÉ	tu lui as posé quoi comme questions
2	PA	je lui ai demandé si la douleur était à l'estomac ou
3		si elle allait ailleurs
4	MÉ	c'est un problème qui justifie
5	PA	ça pourrait être une gastro ça ceci dit hein
6	MÉ	une gastro c'est un problème seulement d'estomac
7		mais dans un contexte d'antécédents de coronaires
8		bouchées on ne peut pas ne pas y aller

Dans cet appel, la permanencière décide de mettre l'appelant-patient en attente et de consulter le médecin régulateur, car elle se trouve face à un dilemme catégoriel, typique du traitement de la douleur dans les appels au SAMU : les problèmes posés par le patient relèvent-ils de l'urgence, potentiellement un infarctus – d'où la pertinence de la question sur l'irradiation (« si elle allait ailleurs », l. 3) –, ou de la non-urgence ? (Greco 2005). Dans ce cas, une douleur à l'estomac et qui relève d'une simple « gastro » est en effet considérée comme une

12. Un parallèle peut également être fait entre le déroulement d'une activité de définition avec la séquentialité que nous avons rappelée *supra* et ce qui a été décrit sur les « séquences d'explication » (de Gaulmy 1991, Gülich 1991), composées de trois phases successives : établissement de l'objet à expliquer, explication proprement dite et clôture de l'explication (ratification de l'explication et lancement ou reprise d'une autre activité).

douleur « non urgente ». Le problème est présenté par la permanencière dans sa réponse (l. 2) à la question posée par le médecin (l. 1). Le médecin reprend alors la parole avec un tour évaluatif elliptique (l. 4) dans lequel le prédicat « justifie » se réfère au fait que l'on peut envoyer un moyen de secours s'il y a en effet une possibilité d'infarctus. La permanencière réagit avec un tour suggérant plutôt la non-urgence (l. 5 « ça pourrait être une gastro »). C'est à ce moment-là que le médecin prend la parole à la fois pour réparer la catégorisation du problème et pour donner une définition de ce que c'est qu'une « gastro » en soulignant ainsi un positionnement épistémique fort (l. 6-7). Dans ce tour, le connecteur « mais » agit comme une sorte de modificateur (Sacks 1992, I : 6) de la catégorie « non-urgence » et justifie l'envoi d'un secours.

4.2. Reformulation

Comme la réparation, la reformulation peut être traitée sur le plan séquentiel comme une élaboration qui suspend momentanément la progressivité de l'interaction. Elle se distingue également en auto- et hétéro-reformulation, et peut être auto- ou hétéro-initiée. Si l'on se réfère à la distinction simple présentée dans M.-M. de Gaulmyn, la reformulation qui est au premier chef concernée par la question de la définition est la reformulation métalinguistique :

les énoncés métacommunicationnels qui réfèrent à la conduite de l'interaction (« je vais te poser une première question »), les énoncés métadiscursifs qui réfèrent aux discours tenus (« donc ça veut aussi bien dire... ») et les énoncés métalinguistiques qui réfèrent à la langue et à son usage. (De Gaulmyn, 1987 : 170)

Il semble important d'insister sur le fait que les locuteurs travaillent sur la langue (activité métalinguistique dans le sens de De Gaulmyn), et non seulement sur l'élaboration de leur propre discours et de celui d'autrui (dans des activités métadiscursives). Par ce biais, on retrouve le lien de la définition à la nomination¹³ et on soulève aussi la question des bricolages, approximations¹⁴, reprises, celle de l'expansion de la définition dans l'interaction et des activités apparentées qui s'y adjoignent¹⁵, ainsi que celle des formes de catégorisation qui s'y mettent en œuvre (p. ex. la généralisation et l'abstraction, voir Depperman 2011). L'extrait qui suit, tiré d'un corpus vidéo de séances Feldenkrais¹⁶, présente un cas de reformulation tel qu'il est à l'œuvre dans les pratiques de définition. L'analyse concise qui l'accompagne nous permettra d'illustrer le phénomène de reformulation et, d'une façon plus générale, la dimension incarnée de la définition.

13. « La dénomination lexicale est ainsi un signe dont le sémantisme cumule un signifié différentiel au niveau du lexique et un signifié encyclopédique au niveau des connaissances. » (Bosredon, Tamba & Petit, 2001 : 8)

14. Pour une étude en analyse du discours sur les pratiques d'approximation dans la désignation et la définition, voir Raschini (2011).

15. « **Déployant** littéralement le sens des mots », pour reprendre le commentaire étymologique de Rey (1985 : XXXIII).

16. La méthode Feldenkrais (du nom de celui qui a créé et conçu cette pratique, Moshé Feldenkrais) est une pratique somatique qui vise à la prise de conscience du corps par le mouvement.

Extrait 6. Feldenkrais¹⁷

Sebastien [Seb] est le praticien feldenkrais et Diana [Dia], Pierre [Pie] et Solange [Sol] ses élèves. Dans cette séance, Seb avant de commencer le véritable cours donne quelques indications sur les ischions à partir d'un livre d'anatomie.

1 Seb je réponds du coup à la question de je sais plus qui
 2 mais qui disait c'est où les ischions c'est quoi/
 3 #donc ben ce sont ces deux pointes là/#¹
 #pointe sur image #

4 Dia .hh °ahhh°
 5 Seb °voilà°
 6 Pie êc'est quoi (comxx) ça
 @pointe--->1.12

7 Sol *c'est >[là là< /*
 *pointe *

8 Seb [c'est ça c'est ça voilà [ouais] donc
 9 Pie [xxx]

10 Seb #ce que l'on sent [très proche de l'anūs/
 #se touche et montre la place de l'ischion gauche->1.13

11 Sol [ah oui

12 Pie °ah d'accord°@
 ---->@

13 Seb @voilà de part et d'autre# et que l'on sent per- très::s
 ---->#
 pie @se touche les ischions-->1.14

14 Seb fortement lorsqu'on est assis sur@ une sur un tabouret
 pie ----> @

15 Seb ou une chaise moins rembourrée pas trop rembourrée
 16 #c'est ce sont les pointes/# #de deux grandes ailes
 #pointe sur image # #pointe sur image->
 17 iliaques# voilà #qui sont là en fait#
 --> # #pointe sur image #

Cet échange s'ouvre avec l'introduction d'une activité sur la définition du mot/de la partie du corps « ischions » (l. 1-2). L'activité de définition, pour laquelle Seb recourt à la parole et à une localisation par pointage sur une image du livre qu'il montre (l. 3), est formulée comme réponse à une question posée par un participant à la séance à travers un élément de discours rapporté (l. 1-2). Le pointage sur l'image du livre est ratifié par les interlocuteurs de Seb (l. 4, 7) et participe d'une définition des ischions à l'aide d'une image tirée d'un livre d'anatomie. Ensuite, Seb reprend la parole (l. 8) pour ratifier la localisation des ischions proposée d'une façon incarnée par Sel (l. 7), pour reformuler la définition précédemment donnée (l. 3 « ce sont ces deux pointes là ») par expansion syntaxique (l. 10, 13-17), par pointage sur son propre corps (l. 10-13), et sur les images (l. 16-17). Dans cet extrait, la définition d'une partie du corps (les ischions) se construit d'une façon multidimensionnelle. D'abord, en faisant appel à une image scientifique, ensuite, en mobilisant un ensemble de perceptions socialement partagées par les participants autour d'autres parties du corps qui lui sont proches (l. 10, 13) et de pratiques quotidiennes (l. 14, 15) et enfin, avec une

17. #pointe sur image# : délimitent le début et la fin d'une action non verbale décrite en synchronie avec la parole du participant ; - - - -> : indique que l'action décrite se poursuit à la ligne suivante/plusieurs lignes après.

reformulation de la définition en termes plus anatomiques s'appuyant sur un retour sur les images (l. 16, 17).

4.3. Négociation

Le troisième modèle de déploiement de la définition est celui de la négociation, *i.e.* un modèle mettant au premier plan la co-construction et supposant l'émergence, l'expression ou la présence en arrière-plan d'un désaccord entre les participants, qu'ils vont s'efforcer de résoudre à travers leurs échanges (voir entre autres Kerbrat-Orecchioni 1984, Grosjean & Mondada 2005). Les désaccords dans le traitement desquels les participants recourent à la définition peuvent être de toutes natures ; désaccord sur ce qu'est un objet du monde (le moka), désaccord sur comment s'appelle et se définit un objet et pourquoi. C'est le cas dans l'extrait *infra*, à propos d'un certain objet qui permet d'augmenter le degré d'humidité dans une pièce. Au cours d'une visite des parents chez leur fille, le père commente le fait que les plantes se dessèchent.

Extrait 7. Conversation familiale. Clodif (consultable dans la base de données CLAPI)

```
1 P faut met` de l'eau sur les radiateurs (.) là
2 C mais y en a derrière [...] on a deux condensateurs
3 [sur l` même (.) j'en ai arrêté un
4 S [condensateurs
5 P ((rire))
6 C comment ça s'appelle
7 S saturateurs(.) c'est pas des condensateurs
8 C saturateurs
9 S saturateurs
10 P saturateurs
11 (.)
12 C c'est bien qu'on forme d` la condensation (.)
13 c'est l` même procédé hein (.) l'eau chauffant est condensée
14 P elle s'évapore
15 C ((inaudible))
16 P elle est pas condensée(.) elle s'évapore [...]
```

Dans cet extrait, au cours de la conversation sur la sécheresse des plantes, C emploie le mot « condensateur » (l. 2) pour désigner l'objet permettant de mettre de l'eau sur les radiateurs. Ce mot est relevé comme inapproprié, bizarre ou méritant un commentaire par ses deux interlocuteurs, S (l. 4), qui répète le mot et P (l. 5) qui rit. Cette hétéro-initiation de réparation (Schegloff, Jefferson & Sacks 1977) entraîne la suspension de la progressivité de l'interaction, et C demande comment l'objet s'appelle (l. 6). Après la répétition du mot proposé « saturateurs » par les différents participants (l. 7-10), C revient indirectement sur sa propre proposition (« condensateur ») en développant une définition sous forme d'explication au cours de laquelle elle met en avant le fait que le procédé mis en œuvre pour humidifier est la condensation. Dans son tour de parole, elle emploie deux formes construites sur « condenser », « on forme d` la condensation » et « l'eau chauffant est condensée », (l. 12-13). De cette façon, elle argumente en faveur de son choix lexical initial (dans un enchaînement que

l'on pourrait reconstituer comme « *si* l'objet forme de la condensation, *alors* c'est un condensateur »).

Les désaccords et les négociations ont souvent des enjeux autrement plus graves, comme c'est le cas dans cet extrait tiré d'un corpus audio d'appels au Samu dans lequel un médecin se trouvant au domicile d'un patient appelle le 15 afin d'obtenir l'envoi d'un secours.

Extrait 8. Appels au Samu

```

1 MeAPnt   c'est une oppres[sio:n
2 MeAplé   [non ça c'[e::st
3 MeAPnt   [c'est une douleur
4          thoraci[que
5 MeAplé   [une oppression douloureuse

```

Dans cet extrait, le médecin appelant nomme et catégorise le problème du patient par le biais d'un énoncé définitoire « c'est une oppression » (l. 1). Le médecin appelé entame un tour exprimant un désaccord, qu'il laisse en suspens (l. 2, allongement du « c'est »). Le médecin appelant reprend alors la parole en chevauchement pour reformuler le problème du patient en mobilisant à nouveau la structure de l'énoncé définitoire (c'est un X) et en modifiant la catégorie mobilisée (de « oppression » (l. 1), il passe à « douleur thoracique » (l. 3-4)). Ceci donnera enfin la possibilité au médecin appelé de reformuler à nouveau l'énoncé en proposant le syntagme nominal « une oppression douloureuse » (l. 5) grâce à un intéressant procédé de recyclage syntaxique, lexical et sémantique.

5. LES ARTICLES DU NUMÉRO

Le numéro a une double ambition. Il propose une lecture interactionnelle des problèmes posés en lexicographie et en sémantique en matière de définition, *via* une approche « émique »¹⁸ et contextuelle. Comme on vient de le montrer, les pratiques de définition, comme les pratiques de désignation, de (dé)nomination et de catégorisation qui leur sont apparentées, seront appréhendées comme des affaires pratiques des locuteurs (*vs* des chercheurs et des experts). Dans cette perspective, il s'agira de voir comment les participants réalisent et rendent reconnaissable un acte définitoire dans l'interaction, comment ils participent à la construction et à la déconstruction d'une unité lexicale ou d'un objet du monde, dans quelle mesure le type de mot/d'objet joue un rôle dans ces procédures – (mot désignant un) objet naturel, un objet abstrait, etc. –, comment ils

18. « Émique » *vs* « étique » (*emic vs. etic*) réfèrent à deux perspectives analytiques radicalement différentes. La première s'attache au point de vue des participants ; la seconde, en revanche, renvoie à celui de l'analyste qui interprète (*vs* décrit) les comportements des acteurs. Historiquement, cette dichotomie émerge au sein de l'anthropologie structuraliste américaine (Pike 1954) pour être ensuite reprise par l'anthropologie interprétative (Geertz 1983). Cette approche rend compte du point de vue de « l'indigène » (*ibid.*).

construisent le référent dans l'interaction au sein de pratiques de référenciation, comment enfin ils font des lexèmes ou du lexique des ressources argumentatives pour l'action.

Au sein de la linguistique interactionnelle, le domaine de la « sémantique interactionnelle » reste le parent pauvre¹⁹. En effet, si ce courant s'est caractérisé, depuis son émergence, par des recherches dans le domaine de la prosodie, de la phonétique et surtout de la syntaxe, le domaine de la sémantique a été globalement peu exploité par les interactionnistes. Le nombre de publications dans ce domaine reste réduit. Citons l'article de pionnier de H. Garfinkel et H. Sacks (1970) sur les pratiques de glose dans l'interaction et le numéro de *Human Studies* coordonné par A. Depperman en 2011. Il faut bien sûr mentionner en outre l'importante tradition d'analyse des catégories sociales (*membership categorization analysis*) qui a émergé dans les premiers travaux de H. Sacks (1968, 1972 ; Eglin & Hester 1997). Toutefois ces travaux, tout en s'intéressant aux procédés de catégorisation dans l'interaction, ne mettaient pas au premier plan la problématique de la définition. Dans l'espace francophone, on peut se référer à quelques travaux, d'une part, dans le domaine de l'analyse des interactions d'inspiration conversationnaliste (voir Encrevé & De Fornel 1983, De Fornel 1986, Mondada & Dubois 1995, Constantin de Chanay 2001, De Stefani 2005, Greco 2005, Mondada 2005, Galatolo & Greco 2012, Traverso 2014) et, d'autre part, dans le domaine de l'analyse du discours et des études de sémantique discursive (Haroche, Henry & Pêcheux 1971 ; Siblot 1997 ; Moirand 2004 ; Cisarlu *et al.* 2007 ; Longhi 2008)²⁰. L'ensemble reste cependant très réduit si on le compare aux travaux portant sur les thématiques centrales des approches interactionnelles (la structuration, la production du tour, par exemple), pour lesquelles on dispose aujourd'hui d'un très solide ensemble de références.

C'est en cela que les articles réunis dans ce numéro nous semblent à la fois relever de l'essai et constituer un point de repère très utile. Ils reprennent, développent et élaborent certains des points que nous avons esquissés dans cette présentation. Pour tous les auteurs, la définition est une activité socialement distribuée entre des locuteurs, interactionnellement organisée dans des *patterns*

19. Voir l'explication apportée à cet état de fait par Maynard (2011) : « from an ethnomethodological perspective, for participants in actual social worlds, meaning and interpretation are only rarely problematic » (*op. cit.* : 202). Il fait référence aux propriétés de la « compréhension commune » selon Garfinkel ([1967] 2007) : « l'anticipation que les personnes vont comprendre ; le lien des expressions à des circonstances ; le caractère spécifiquement vague des références ; le sens rétrospectif-prospectif d'une occurrence présente ; le fait d'attendre ce qui va venir plus tard pour comprendre ce qui a été dit avant » (*op. cit.* : 104), ces propriétés étant mises en évidence par les *breaching experiments* (expériences de rupture de routines), consistant à ébranler (p. ex. par des questions de clarification) ce qui est, en temps normal, tenu pour partagé.

20. Il est intéressant de noter que Kerbrat-Orecchioni, celle qui prônera en France l'éclosion du domaine des interactions en linguistique, soutient en 1977 une thèse dont le titre est évocateur : « De la sémantique lexicale à la sémantique de l'énonciation ». En sociolinguistique, Boutet (2016) parle à plusieurs reprises de « lexicologie non savante » pour désigner les pratiques de (re-)définition des locuteurs non linguistes dans une pluralité de situations au cours de l'histoire.

séquentiels, réalisée à l'aide d'une multitude de ressources sémiotiques et située dans des contextes spécifiques, où elle fait généralement bien plus que « simplement » clarifier un sens. Les études présentées se rejoignent également pour dégager des formats multimodaux utilisés pour introduire et développer collaborativement la définition, montrant la grande variété des formes de définitions rencontrées dans l'ordinaire des interactions. Parmi les questions qui traversent les articles, et sont traitées de façon plus ou moins directe par les auteurs, se trouve aussi la question de la source des définitions et des modalités de sa prise en charge : définition construite et assumée par le(s) (inter)locuteur(s) ; définitions rapportées à des énonciateurs spécifiés (historiques, politiques, etc.) ; définitions émanant d'un sur-énonciateur présentées comme des vérités générales ; définitions dénoncées et parodiées, etc. Les articles montrent aussi de façon éclatante que les aspects souvent partiels et fragmentaires des définitions apportées, loin d'être des preuves d'incomplétude et d'inachèvement, sont des traces de l'indexicalité des définitions, leur adaptation aux conditions et aux besoins interactionnels.

Les articles sont regroupés en fonction de l'importance accordée à certains aspects de cette activité dans l'interaction et dans la situation : les savoirs, les négociations, les malentendus et l'argumentation.

5.1. Savoirs

Deux articles abordent la définition dans des contextes où la question des savoirs et de l'expertise joue un rôle important et où les participants recourent à une panoplie de pratiques et de ressources, telles que des nomenclatures et des noms savants. La définition ordinaire dans ces cadres apparaît comme une pratique reprenant et questionnant, voire ébranlant, les catégorisations savantes et ses principes classificatoires à travers la mise en œuvre d'autres types d'expertises par les participants.

L'article de Elwys De Stefani et Paul Sambre porte sur la façon dont une pathologie (le syndrome de fatigue chronique) est présentée et discutée dans des groupes d'entraide animés par des personnes qui en souffrent. Le fait qu'il n'existe pas de biomarqueurs pour dépister cette pathologie entraîne de vifs débats pour et sur sa définition. L'article propose une analyse séquentielle très précise des pratiques définitoires très fréquemment utilisées par les participants dans leurs échanges. Il montre que toute pratique définitoire produite par un participant lui attribue une forme de responsabilité et le devoir de défendre et justifier son point de vue et les savoirs sur lesquels il se construit.

L'article de Véronique Traverso et Elisa Ravazzolo traite des définitions ostensives produites pendant des visites guidées de jardins. L'analyse multimodale met en évidence les deux composantes des définitions produites : la mise en visibilité du référent, puis sa dénomination et sa caractérisation selon des procédés variés. L'étude montre la tension constante qui existe entre le caractère savant et le caractère ordinaire et situé des activités définitoires produites. Deux aspects

sont examinés en détail : d'une part, la construction « temporalisée » de l'objet du monde à travers l'interaction, et l'imbrication de cette construction avec la dénomination-définition, et, de l'autre, la façon dont les activités définitoires choisies contribuent aussi à transmettre des philosophies et des représentations très différentes du monde végétal.

5.2. Négociations, malentendus, troubles

Une série d'articles met au premier plan l'activité de définition comme une ressource pour prévenir ou réparer un trouble dans l'interaction.

L'article de Günter Schmale aborde la définition comme une des procédures utilisées afin d'assurer l'intercompréhension, condition *sine qua non* de l'interaction. À partir d'une démarche résolument inductive, il dégager un ensemble de traits caractérisant la définition en interaction, à partir de l'analyse d'une série d'extraits provenant de contextes variés (interactions ordinaires, de service, en milieu médical), en situation endolingue et exolingue, et en se focalisant entre autres sur les pratiques de négociation du sens et de réparation.

L'article de Arnulf Deppermann porte sur une situation où la définition a une incidence pratique immédiate (des leçons de conduite dans une auto-école). Les définitions prennent place au sein de séquences instructives et explicatives, liées à l'acquisition par les élèves des compétences pratiques requises pour devenir des conducteurs. L'étude montre l'importance des gestes dans les actes de définition effectués, permettant la définition ostensive ainsi que la démonstration corporelle et iconique des actions à apprendre. Les analyses conduisent à discuter la distinction traditionnelle entre *savoir encyclopédique* et *savoir sémantique* et montrent que les définitions produites s'appuient sur un ensemble de savoirs préalables partagés, qui sont activés séquentiellement au fil de l'interaction.

L'article de Bruno Bonu porte sur des séquences explicatives ayant lieu dans des interactions en milieu carcéral par vidéo-conférence. L'analyse aborde plus spécifiquement le travail de spécification d'un terme (« ressources »), qui suscite, à un moment de l'interaction, des interprétations divergentes, ce qui conduit à une séquence de réparation par la définition et à des formats participatifs particuliers. L'article met en évidence le lien fort entre les procédures utilisées et le contexte où elles le sont.

5.3. Argumentation

Deux articles abordent enfin la définition en lien avec ce qu'elle permet de faire dans un cadre public. La définition est ici envisagée non comme un acte qui permet clarifier et de faire comprendre mais comme une pratique argumentative, tant dans ce qu'elle fait exister en le définissant, que par les (re)categorisations que cela implique. La définition dans ces contextes est mobilisée comme une action dans un débat.

L'article de Marianne Doury et Raphaël Micheli porte sur des séquences tirées de débats (parlementaires et médiatiques) qui ont eu lieu à l'occasion de la discussion et du vote au Parlement français de la loi dite sur le « mariage pour tous », ouvrant le mariage aux personnes de même sexe. À partir des définitions produites du mot « mariage », l'article dégage la tension existant entre différents usages de la définition (visant à « faire advenir », à décrire les usages, etc.). Il met en évidence les enjeux que les définitions utilisées dans ce contexte contribuent à construire et les rapports de force politiques qu'elles nourrissent.

L'article de Luca Greco porte sur les pratiques de définition du genre et de la parenté dans trois contextes différents : un groupe de parole entre gays et lesbiennes ayant un désir d'enfant, un atelier *drag king* (des femmes mettant en scène les masculinités) et les manifestations de 2013 en faveur du mariage pour tous. À partir de la façon dont les participants définissent en interaction ce que c'est qu'un homme, une femme, un père et une mère, il s'intéresse à deux types d'usages de la définition, ceux qui, au cours de discussions dans les groupes de parole, construisent/déconstruisent les catégories en travaillant sur les traits pertinents et ceux qui consistent à citer des définitions dans un but de mise à distance et de contestation.

Références

- BEACCO J.-C. (éd.) (2004), *Langages* n° 154 : *Représentations métalinguistiques ordinaires et discours*, Paris : Larousse.
- BIERWISCH M. & KIEFER F. (1970), "Remarks on definition in natural language", in F. Kiefer (ed.), *Studies in Syntax and Semantics*, Dordrecht: Reidel, 55-79.
- BOSREDON B., TAMBA I. & PETIT G. (éds) (2001), *Cahiers de praxématique* n° 36 : *Linguistique de la dénomination*, Montpellier : Praxiling.
- BOUTET J. (2016), *Le Pouvoir des mots*, Paris : La Dispute.
- CHAURAND J. & MAZIÈRE F. (éds) (1990), *La Définition*, Paris : Larousse.
- CHEMINÉE P. (2005), « La lune c'est la moitié du soleil qui sort la nuit », *Linx* 52, 175-192.
- CISLARU G. et al. (éds.) (2007), *L'Acte de nommer, une dynamique entre langue et discours*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- CONSTANTIN DE CHANAY H. (2001), « La dénomination : perspective discursive et interactive », *Cahiers de praxématique* 36, 169-188.
- DE FORNEL M. (1986), « Catégorisation, identification et référence en Analyse de Conversation », *Lexique* 5, 161-195.
- DE GAULMYN M.-M. (1987), « Reformulation et planification métadiscursive », in J. Cosnier & C. Kerbrat-Orecchioni (éds), *Décrire la conversation*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 167-199.
- DE GAULMYN M.-M. (1991), « Expliquer des explications », in U. Dausendschön-Gay, E. Gülich & U. Krafft (eds), *Linguistische Interaktionsanalysen*, Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 279-314.
- DE STEFANI E. (2005), « Les demandes de définition en français parlé. Aspects grammaticaux et interactionnels », *Travaux neuchâtelois de linguistique* 41, 147-163.

Définir les mots dans l'interaction : un essai de sémantique interactionnelle

- DE STEFANI E. & SAMBRE P. (2016), « L'exhibition et la négociation du savoir dans les pratiques définitoires : l'interaction autour du syndrome de fatigue chronique dans un groupe d'entraide », *Langages* 204. (ce volume)
- DEPPERMAN A. (2011), "The study of formulations as a key to an interactional semantics", *Human Studies* 34, 115-128.
- DOURY M. & MICHELI R. (2016), « Enjeux argumentatifs de la définition : l'exemple des débats sur l'ouverture du mariage aux couples de même sexe », *Langages* 204. (ce volume)
- EGLIN P. & HESTER S. (eds) (1997), *Culture in Action. Studies in Membership Categorization Analysis*, Washington (DC): International Institute for Ethnomethodology and Conversational Analysis & University Press of America.
- ENCREVÉ P. & DE FERNEL M. (1983), « Le sens en pratique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 43, 3-30.
- FILLIETTAZ L. (2003), « Textualisation et cadrage des activités. Une analyse praxéologique des transactions de service », in H. Mari, I.-L. Machado & R. De Mello (eds), *Análise do Discurso em perspectivas*, Belo Horizonte : Faculdade de Letras da UFMG, 179-213.
- GALATOLO R. & GRECO L. (2012), « L'identité dans l'interaction : pratiques de catégorisation et *accountability* en milieu homoparental », *Langue française* 175, 75-90.
- GARFINKEL H. ([1967] 2007), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : Presses Universitaires de France.
- GARFINKEL H. & SACKS H. (1970), "On formal structures of practical actions", in J. C. McKinney & E. A. Tiryakian (eds), *Theoretical sociology: perspectives and developments*, New York: Appleton-Century-Crofts, 338-366.
- GEERTZ C. (1983), *Local Knowledge: Further Essays in Interpretive Anthropology*, New York: Basic Books.
- GRECO L. (2005), « Descriptions, catégories et collections de catégories. Le rôle de l'urgence dans les pratiques de catégorisation de la douleur dans les appels au 15 », *Rivista Italiana di Psicolinguistica Applicata* IV-2/3, 79-93.
- GRECO L. (2016), « Définir le genre et la parenté en contexte LGBTQ : la définition comme laboratoire catégoriel et comme performance », *Langages* 204. (ce volume)
- GROSJEAN M. & MONDADA M. (éds) (2005), *Des négociations au travail*, Lyon : Presses universitaires de Lyon & ARCI.
- GÜLICH E. (1991), « Pour une ethnométhodologie linguistique. Description de séquences conversationnelles explicatives », in U. Dausendschön-Gay, E. Gülich & U. Krafft (eds), *Linguistische Interaktionsanalysen*, Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 325-364.
- HAROCHE C., HENRY P. & PÊCHEUX M. (1971), « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages* 24, 93-106.
- HERITAGE J. (1984), "A change-of state token and aspects of its placement", in J. Maxwell Atkinson & J. Heritage (eds), *Structure of Social Action*, Cambridge: Cambridge University Press, 299-345.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1977), *De la sémantique lexicale à la sémantique de l'énonciation*, Thèse de doctorat d'État de l'Université de Lille.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1984), « Les négociations conversationnelles », *Verbum* VII (2-3), 223-243.
- LERNER G. H. (1996), "On the 'semi-permeable' character of grammatical units in conversation: Conditional entry into the turn space of another speaker", in E. Ochs, E. A. Schegloff & S. Thompson (eds), *Interaction and Grammar*, Cambridge: Cambridge University Press, 238-276.

- LERNER G. H. (2004), "Collaborative turn sequences", in G. H. Lerner (ed.), *Conversation Analysis: Studies from the First Generation*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 225-256.
- LONGHI J. (2008), *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive*, Paris : L'Harmattan.
- MARTIN R. (1990), « La définition naturelle », in J. Chaurand & F. Mazière (éds), *La Définition*, Paris : Larousse, 86-95.
- MAYNARD D. W. (2011), "On 'Interactional Semantics' and problems of meaning", *Human Studies* 34, 199-207.
- MOIRAND S. (2004), « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », in A. Cassanas et al. (éds), *Dialogisme et nomination*, Montpellier : Praxiling, 27-61.
- MONDADA L. (2005), « Y a du trou : la conception collective d'une exposition (Le Trou, 1990) », in J. Hainard & M.-O. Gonseth (éds), *À l'occasion du centenaire du Musée d'Ethnographie de Neuchâtel (1904-2004)*, Neuchâtel : MEN.
- MONDADA L. & DUBOIS D. (1995), « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation », *Travaux neuchâtelois de linguistique* 23, 273-302.
- MONDADA L. & TRAVERSO V. (2016a), "Beyond orality: interaction and multimodality", in S. Detez et al. (eds), *Varieties of Spoken French: A Source Book*, Oxford: Oxford University Press, 108-120.
- MONDADA L. & TRAVERSO V. (2016b), "French in interaction: A multimodal study of a meeting in Paris", in S. Detez et al. (eds), *Varieties of Spoken French: A Source Book*, Oxford: Oxford University Press, 314-340.
- PÊCHEUX M. (2010), « Discours définitionnels et modifiabilité de la signification lexicale : une approche argumentative », *Publifarum* 11. [http://publifarum.farum.it/ezine_articles.php?art_id=139]
- PETIOT G. & REBOUL-TOURÉ S. (2006), « Le *hidjab*. Un emprunt autour duquel on glose », *Mots* 82. [<http://mots.revues.org/781>]
- PIKE K. (1954), *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behaviour*, The Hague/Paris: Janua Linguarum.
- PLANTIN C. (1990), *Essais sur l'argumentation*, Paris : Kimé.
- PLANTIN C. (2016), « Définition », *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation*, Lyon : ENS Éditions, 185-198.
- PRUVOST J. (2005), « La relation lexicographique quaternaire », *Linx* 52. [<http://linx.revues.org/223> ;]
- RASCHINI E. (2011), *L'Approximation en discours. Le débat bioéthique sur l'assistance médicale à la procréation*, Thèse de l'Université Paris XIII.
- REY A. (1985²), « Préface », *Grand Robert de la langue française*, Paris : Dictionnaires Le Robert.
- RIEGEL M. (1987), « Définition directe et indirecte dans le langage ordinaire : les énoncés définitoires copulatifs », *Langue française* 73, 29-53.
- RIEGEL M. (1990), « La définition, acte du langage ordinaire. De la forme aux interprétations », in J. Chaurand & F. Mazière (éds), *La Définition*, Paris : Larousse, 97-110.
- SACKS H. ([1964-1972] 1992), *Lectures on Conversation*, 2 vol., G. Jefferson (ed.) & E. A. Schegloff (introduction), Oxford: Basil Blackwell.
- SACKS H. (1968), "The search for help: No one to turn to", in E. S. Sneiderman (ed), *Essays in Self-Destruction*, New York: Science House Publishers, 203-223.

- SACKS H. (1972), "An initial investigation of the usability of conversational data for doing sociology", in D. Sudnow (ed.), *Studies in Social Interaction*, New York: Free Press, 31-74.
- SAMBRE P. (2005), *Émergence et conceptualisation de la définition en langue naturelle. Une étude de cas sur « Internet » en néerlandais et en français*, PhD, KU Leuven. [<https://www.arts.kuleuven.be/midi/publications/phd-paul>]
- SCHEGLOFF E. A. (2007), *Sequence Organization in Interaction*, Cambridge: Cambridge University Press.
- SCHEGLOFF E. A., JEFFERSON G. & SACKS H. (1977), "The preference for self-correction in the organization of repair in conversation", *Language* 53, 361-382.
- SIBLOT P. (1993), « De la prototypicalité lexicale à la stéréotypie discursive. La casbah des textes français », in C. Plantin (éd.), *Lieux communs*, Paris : Kimé, 342-354.
- SIBLOT P. (1997), « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, 38-55.
- TRAVERSO V. (2014), « Compétences montrées, compétences partagées, compétences situées : nomination et définition des objets dans les visites guidées », in S. Bornand & C. Leguy (éds), *Compétence et performance. Perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Paris : Karthala, 137-163